

Civita di Bagnoregio : chronique

Glissements de terrain, tremblements de terre, déserts éconobattus par des millions de touristes chaque année, existent des trésors
Pendant cinq jours, découvrez Civita di Bagnoregio, le plus célèbre des

Fantôme d'Italie

Venise, Florence, Naples, Rome, les Cinque Terre, Vérone,... la réputation du «bel paese» n'est plus à faire. Avec 45 sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO, la richesse historique de la péninsule est inégalée sur la planète. Dans l'ombre de ces trésors existent discrètement d'autres patrimoines historiques.

Tremblements de terre, glissements de terrain, géologie capricieuse les ont isolés, dépeuplés, mais sauvegardés de la modernité. Pour combien de temps encore ?

La journaliste Mathilde Delvigne, passionnée d'Italie, est allée dénicher le plus célèbre des 2000 villages fantômes italiens, Civita di Bagnoregio, pour s'immerger dans sa réalité. Pendant cinq jours, équipée de son appareil photo, elle vous fait découvrir son histoire, ses visages, ce qui le rend unique et fragile, loin des sentiers battus chaque année par des millions de touristes.



Le belvédère de Bagnoregio, passage obligé pour les piétons vers Civita di Bagnoregio, offre le plus beau panorama.

C.P. - MD

Civita di Bagnoregio, Craco, Bussana Vecchia, Pentadattilo, Gravigna, Roscigno Vecchia,... Ces noms ne vous disent sûrement rien et pourtant, si vous apercevez leur image sur un écran, peut-être vous rappellera-t-elle un décor de film, de dessin animé ou de village abandonné comme vous l'avez toujours imaginé. Perché à des centaines de mètres au-dessus de la mer dans la Basilicate, à moitié immergé par les eaux en Toscane, isolé au milieu des calanques dans le Latium, cerné d'une forêt dense des Abruzzes, ... Selon les chiffres de l'Istat, l'Institut de sondage italien, la botte compte près de 2000 villages fantômes, 6000 en comptant les hameaux de montagne.

La mort à petit feu

Si certains de ces villages survivent grâce à une poignée de résistants, d'autres ont perdu toute trace de vie depuis longtemps. Quel que soit leur destin, tous un jour ont été choisis par l'homme pour leur position stratégique sur les routes de conquête, la fertilité de leur terre ou encore leur isolement, protection naturelle pour leurs habitants. Tous, à une époque, ont joué un rôle dans l'histoire de l'Italie.

Leur point commun aujourd'hui : figurer sur la longue liste du patrimoine en danger du «bel paese». Dans ces coins cachés de l'Italie, le scénario de l'abandon fut souvent le même. Face aux caprices de la nature ou en quête d'une vie meilleure,

des milliers de villageois, paysans pour la plupart, ont décidé, parfois éé forcés, d'abandonner la terre qu'ils faisaient vivre et florir. Partir pour une autre vie, en ville ou à quelques centaines de mètres dans un nouveau village plus prospère et accessible. Pour certains des résistants accrochés à leur bout de terre, c'est l'après-guerre, la quête de travail dans les usines qui les poussera à s'en aller.

Pourtant, s'il ne reste plus dans certains «paesi fantasma» que l'église du village au milieu de maisons désertées et façades éventrées, certains ont décidé de rester, d'autres de s'y installer.

Les espoirs d'une seconde vie

Façonnés au fil des siècles par les Etrusques, les Romains, les chevaliers, ... modelés par les forces de la nature, parfois accessibles seulement à pied, tous ces villages ont été oubliés voire négligés.

Dans l'ombre des villes et musées pris d'assaut par les touristes du monde entier, ils font pourtant de nouveau parler d'eux depuis quelques années. Potentiel touristique inexploité dans des régions qui peinent à faire valoir leurs richesses, oasis de tranquillité loin des villes au bord de l'asphyxie, ou simplement vestiges d'un patrimoine architectural, artistique et culturel à protéger, leurs atouts ne passent plus inaperçus. Résultat : les autorités communales, régionales et nationales mul-

tiplient les appels au secours.

Dons, appels aux investisseurs, création de circuits touristiques, candidatures au patrimoine mondial de l'Unesco, ... tous les moyens sont bons pour ne pas laisser périr ces villages qui s'ils ne sont pas les refuges de leurs derniers habitants, respirent encore les souvenirs de leurs parents et du décor de leur enfance.

100 millions d'euros pour le repeuplement

Pour enrayer le phénomène de désertification démographique, le gouvernement italien a décidé d'investir entre 2017 et 2023 pour donner un second souffle aux localités de moins de 5000 habitants. Le fonds doit servir à la réglementation des auberges, la rénovation et la promotion du patrimoine immobilier, la mise en sécurité des voies d'accès et la promotion des activités touristiques et de la production agroalimentaire locale.

Le fonds pour les villages abandonnés n'est pas l'unique solution sur laquelle planche le pays. Maisons en vente à un euro, avantages fiscaux, réhabilitation des services publics, ... Différentes idées pour un même objectif : attirer les jeunes et les familles.

La chasse aux investisseurs

Depuis quelques années, les annonces immobilières proposant des

villages fantômes entiers se multiplient sur la toile. En 2013, moyennant quelques 22,8 millions d'euros, le bourg de Ghirlandaio en Ombrie était à vendre avec, clé sur porte, 59 appartements indépendants, des restaurants et des magasins. En 2015, c'est le village antique de Valle Piola à l'abandon dans les Abruzzes depuis 1977, qui était proposé sur le site de ventes aux enchères Ebay pour la somme de 550 000 euros. A Castello di Postignano en Ombrie, 100 ouvriers se sont relayés pendant

sept ans jusqu'en 2004 pour redonner vie au village déserté par ses dernières familles en 1966, suite à un affaissement de terrain. Aujourd'hui, ce nouvel eldorado touristique de la région compte 56 appartements.

Autant d'initiatives porteuses d'espoir pour les centaines d'autres villages où, depuis des années, le temps semble s'être arrêté.

MATHILDE DELVIGNE

Un phénomène mondial

Avec ses 6000 villages et hameaux de montagne désertés, l'Italie détient le record du rapport entre villages abandonnés et habités le plus élevé au monde. Le phénomène ne se limite toutefois pas à ses frontières. En Espagne, un recensement de l'état en a dénombré près de 4400. Aux Etats-Unis, ils seraient entre 10 000 et 15 000, devenus de véritables attractions touristiques dans le pays. La Belgique est en revanche très loin du podium. Le plus connu est celui de Doel, dans la commune flamande de Beveren, déserté par ses habitants sur ordre des autorités en 1999 suite à l'expansion du port d'Anvers. Au nombre de 1700 en 1970, ils sont à peine une trentaine aujourd'hui. Le village attire les curieux et amateurs de street art, avec ses graffitis recouvrant les murs des maisons et anciens bâtiments industriels.



C.P. - <https://www.hereession.com/>

Doel, ville fantôme

d'un village qui meurt

miques, ... La terre italienne est aussi belle que fragile. Loin des sentiers abandonnés au fil du temps.

«paesi fantasmi», villages fantômes qui quadrillent la péninsule italienne.



BUSSANA VECCHIA

Depuis l'autoroute conduisant à Bussana Vecchia, en Ligurie, le premier aperçu lui donne des airs de village totalement déserté. Pourtant, 6 kilomètres à peine le séparent de la célèbre ville de Sanremo, connue pour son festival de la chanson italienne, ses casinos, palaces et villas de milliardaires. Le 23 février 1887, la région est frappée par un terrible séisme de magnitude 9. Cinquante-trois personnes sont tuées, des dizaines d'autres blessées. Face à l'ampleur des dégâts, les autorités décident de transférer ses habitants à « Bussana Nuova », nouvelle cité construite in extremis au pied de la colline. Aujourd'hui, grâce à une communauté hippie arrivée en 1963, Bussana Vecchia et ses stigmates du séisme encore visibles se visite. Pierre après pierre, ils ont littéralement ressuscité les ruines du village à force d'imagination et d'obstination. Certains peintres et sculpteurs ont laissé des souvenirs de leur passage, d'autres l'ont choisie pour s'y installer. Une curiosité qui attire près de 50 000 visiteurs par an pour découvrir le village atypique et le travail des artistes. *MD*



CIVITA DI BAGNOREGIO

A 110 kms au nord-est de Rome, Civita di Bagnoregio est sans doute le plus emblématique des «paesi fantasmi» italiens. Trônant au centre d'une mer de calanques, paysage aux crêtes escarpées où rien ne pousse, son destin est sous ses yeux : l'érosion, lente et inexorable. Depuis ses origines, l'eau et la pluie rongent le rocher sur lequel sa cinquantaine d'habitations reposent. Aujourd'hui, c'est moins l'incroyable conservation de son centre médiéval et ses caractéristiques géologiques uniques en Italie que son boom touristique exceptionnel et l'introduction du billet d'entrée payant en 2013 qui font parler d'elle dans le pays. En 2016, plus de 600 000 touristes ont franchi son pont de 300 mètres, unique accès au village. C'est près de douze fois plus qu'il y a encore quatre ans. Si c'est en période de haute saison que les touristes américains et européens se pressent pour visiter Civita, tous les jours de l'année, des groupes de touristes asiatiques s'y rendent en voyages organisés. Un véritable bouleversement pour Civita et ses 3 derniers habitants. *MD*

ROSCIGNO VECCHIA

Si vous vous promenez à la découverte de l'architecture rurale de Roscigno Vecchia, le long de ses ruelles bordées de modestes maisons de pierre, ne vous étonnez pas de ne rencontrer personne et de ne pas entendre le moindre bruit. Arrêtez-vous sur la place du village. Giuseppe Spagnuolo, le dernier habitant de ce trésor de la Campanie depuis près de quinze ans, pourrait bientôt apparaître. Véritable mascotte du village, le septuagénaire est habitué à répondre aux questions des curieux. Pipe en bouche et cravate au cou Giuseppe ne tarit pas d'histoires sur son village. Dès le début du 20^{ème} siècle, les glissements de terrain ont poussé les autorités à rédiger deux ordonnances pour obliger les habitants à l'abandonner. Avant d'être rebaptisé la « Pompei du 20^{ème} siècle » dans les années 80, le village était surnommé « il paese che cammina », « le village qui marche », en rappel aux luttes menées pendant des siècles par les habitants contre les caprices de sa terre. *MD*



PENTEDATILLO

Dans la province de Reggio Calabria, à la pointe de la botte italienne, tout le monde connaît « le village aux cinq doigts du diable ». Ce surnom auquel Penteditillo n'échappe pas, il le doit à la roche en pierre surplombant le village qui avant de s'écrouler en partie rappelait les cinq doigts d'une main. Le hameau calabrais n'a pas été épargné non plus par les alluvions et tremblements de terre. Ils n'ont laissé d'autre choix à ses habitants que de quitter leurs habitations dès la fin du 18^{ème} siècle. Depuis les années 80, le village connaît un nouveau souffle. Redécouvert par une association déterminée à faire rebattre son cœur riche de mystères et de légendes, il peut compter sur l'aide de volontaires venus des quatre coins de l'Europe. Aujourd'hui, les maisons autrefois abandonnées servent d'ateliers à des artistes et artisans travaillant le bois, la céramique ou encore le verre ou de logements pour les visiteurs. L'été, le village s'anime au fil d'événements dédiés à la musique, au théâtre ou encore à la photographie. *MD*



L'érosion lente et inexorable

Civita di Bagnoregio : chronique d'un village qui meurt (1/5)

Fantôme d'Italie

Venise, Florence, Naples, Rome, les Cinque Terre, Vérone,... la réputation du «bel paese» n'est plus à faire. Avec 45 sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO, la richesse historique de la péninsule est inégalée sur la planète. Dans l'ombre de ces trésors existent discrètement d'autres patrimoines historiques.

Tremblements de terre, glissements de terrain, géologie capricieuse les ont isolés, dépeuplés, mais sauvegardés de la modernité. Pour combien de temps encore ?

La journaliste Mathilde Delvigne, passionnée d'Italie, est allée dénicher le plus célèbre des 2000 villages fantômes italiens, Civita di Bagnoregio, pour s'immerger dans sa réalité. Pendant cinq jours, équipée de son appareil photo, elle vous fait découvrir son histoire, ses visages, ce qui le rend unique et fragile, loin des sentiers battus chaque année par des millions de touristes.

A la vitesse de sept centimètres par an, vents et pluies érodent les parois de Civita di Bagnoregio, célèbre sous le nom de « città che muore », « le village qui meurt ».

Depuis 2012, le géologue Luca Costantini étudie le cas de ce « malade » pour tenter de freiner l'érosion.

Le vent, la pluie, les tremblements de terre, le temps qui passe. Civita di Bagnoregio fait partie de ces lieux façonnés par des forces que l'homme ne peut contrôler. Nul ne peut comprendre son histoire, ses visages, son quotidien, sans se plonger dans ses entrailles et failles. Fondé par les Etrusques il y a 2500 ans, le village s'accroche sur sa terre fragile. Telle une île entourée d'une mer de calanques, son destin s'étend sous ses yeux : l'érosion, lente, inexorable, estimée à une vitesse de sept centimètres par année.

Les menaces qui pèsent sur Civita

Il y a l'eau. L'eau du Rio Torbido au sud et du Rio Chiaro au nord-est. Leur écoulement continu au fond de la vallée creuse l'argile au pied de la roche qui soutient Civi-



ta. Et puis il y a l'eau de pluie. Glissant le long des parois du rocher, elle emporte avec elle des fragments de sable, d'argile et de tuf, roche poreuse formée de dépôts volcaniques. De nouveaux pans de parois sont ainsi mis à découvert, à leur tour exposés à la force des éléments.

A cela s'ajoutent les innombrables glissements de terrain. Le dernier remonte à juillet 2015, à peine deux mois après un précédent éboulement bien plus grave, ayant emporté un pan entier. Les tremblements de terres sont une autre menace constante planant sur cette région hautement sismique. Ils complètent le tableau des protagonistes de l'évolution du paysage de Civita au fil des siècles.

Observer pour mieux agir

Luca Costantini est un des trois géologues qui depuis 2012 étudient le territoire de Civita et gèrent son « musée géologique et des glissements de terrain », créé la même année. « Avant

2012, il n'y avait rien. Civita a toujours été un des plus beaux endroits d'Italie. Mais le monde ne le sait que depuis cinq ans, y compris l'Italie, et même les habitants d'ici. » Des interventions locales ont déjà eu lieu. En 2000 un pan de terre prêt à s'écrouler a été retenu grâce à un terrassement souterrain. Mais pour le géologue, tout reste à faire. La première étape pour sauver la cité : une période de monitoring de deux ans. « Il faut observer ce malade qu'est Civita, les conditions dans lesquelles elle se trouve, et son évolution sur plusieurs années. » Pour ce faire, trois projets doivent être lancés cette année. Parmi eux, l'installation d'un dispositif moderne calculant avec précision chaque millimètre de terre déplacée et le recours aux images satellites, témoins de la progression de l'érosion. Ensuite seulement, des interventions du bas vers le haut sont prévues sur une durée de 20 ans. Un système de drainage

doit permettre de diminuer le flux de l'eau des rivières qui, en s'écoulant, creuse l'argile à la base du rocher. Par la suite, des travaux seront entrepris sur les parois, de la base au sommet, à l'aide de technologies spécifiques adaptées au type de roche de ses différentes couches.

Le budget ? Difficile à chiffrer : « Il faudra trouver au moins sept millions d'euros ». De quoi retarder l'érosion de Civita, mais non sauver « la città

che muore ». « On ne peut pas démentir que Civita disparaîtra un jour. Il y a 20 000 ans, le village n'existait pas car tout était un grand plateau, la vallée des calanques non plus. Les travaux ne permettent que de retarder le processus de disparition. Nous serons toujours bloqués par l'érosion de la vallée. » Pas de quoi s'affoler pour autant. Pour les curieux qui rêvent de visiter le village, Civita devrait continuer d'émerveiller ses visiteurs pendant des milliers d'années. ■

MATHILDE DELVIGNE



@ Mymaps

Une pétition pour « sauver Civita »

En mai 2015, le président de la région du Latium, l'ex-président italien Giorgio Napolitano et 35 personnalités du monde de la culture, de l'art et de la recherche ont lancé une pétition sur la célèbre plateforme internet change.org. L'objectif est de promouvoir la candidature de la ville pour être reconnue patrimoine mondial de l'Unesco, et lancer un appel fort : seule, la commune de Bagnoregio ne peut freiner l'érosion et les glissements de terrain qui menacent Civita di Bagnoregio et la Vallée des Calanques. La pétition qui entend récolter 50 000 signatures en compte aujourd'hui 37 000.



Les couches rocheuses aux nuances grises, jaunes et rouges du socle fragile sur lequel repose Civita sont comme les feuilles d'un livre racontant l'histoire de sa terre. Telles les

nervures d'un arbre, les 433 mètres de la roche témoignent des millions d'années reposant sous « la città che muore ».

Au sommet : 60 mètres de tuf déposé il y a entre 700 000 et 125 000 ans suite à une série d'éruptions volcaniques. Sous cette couche de lave solidifiée, une base fragile de sable et d'argile. Les nombreux fossiles de coquillages retrouvés dans la roche ont permis d'estimer son origine à près d'un million d'années, quand Civita et la « Vallée des Calanques » étaient encore recouvertes par la mer.



Civita di Bagnoregio se situe au cœur de la « Vallée des Calanques ». Les caractéristiques de ce paysage unique en Italie en font un laboratoire géant de l'histoire géologique de la

«Teverina», territoire volcanique compris entre le lac de Bolsena et la vallée du Tevere. Composées d'argile sableux d'origine marin, les calanques sont soumises à l'action de la pluie et du vent qui érodent et modifient continuellement le paysage. En l'espace de milliers d'années, les douces pentes des collines se sont transformées en terres accidentées, parcourues de crêtes grises escarpées, tranchantes comme des lames et marquées d'une myriade de fissures. C'est ce paysage hostile à l'homme, où rien ne pousse, qui entoure Civita et lui annonce son destin : une lente disparition.

L'apogée puis le déclin

Civita di Bagnoregio : chronique d'un village qui meurt (2/5)

Fantôme d’Italie

Venise, Florence, Naples, Rome, les Cinque Terre, Vérone,... la réputation du «bel paese» n’est plus à faire. Avec 45 sites classés au patrimoine mondial de l’UNESCO, la richesse historique de la péninsule est inégalée sur la planète. Dans l’ombre de ces trésors existent discrètement d’autres patrimoines historiques.

Tremblements de terre, glissements de terrain, géologie capricieuse les ont isolés, dépeuplés, mais sauvegardés de la modernité. Pour combien de temps encore ?

La journaliste Mathilde Delvigne, passionnée d’Italie, est allée dénicher le plus célèbre des 2000 villages fantômes italiens, Civita di Bagnoregio, pour s’immerger dans sa réalité. Pendant cinq jours, équipée de son appareil photo, elle vous fait découvrir son histoire, ses visages, ce qui le rend unique et fragile, loin des sentiers battus chaque année par des millions de touristes.

Civita di Bagnoregio est depuis ses premiers habitants, il y a 2500 ans, façonnée par la nature.

Autrefois village médiéval florissant, érosion et glissements de terrain l’ont appauvrie et dépeuplée au fil des siècles.

L’histoire de Civita est indissociable des caprices que sa terre lui fit vivre depuis ses origines. Dans cette région du Latium, histoire est synonyme de royaumes, rivalités, batailles et conquêtes au rythme des invasions barbares, byzantines, visigothes ou encore lombardes. C’est pourtant face à la force de la nature que ses occupants se sont sentis le plus désarmés. Des premiers habitants, les Etrusques, aux trois derniers «civitonici» qui y vivent aujourd’hui, tous ont tenté de tenir tête à l’érosion par la pluie et le vent, aux tremblements de terre et aux glissements de terrain, en vain.

Une histoire modelée par les forces de la nature

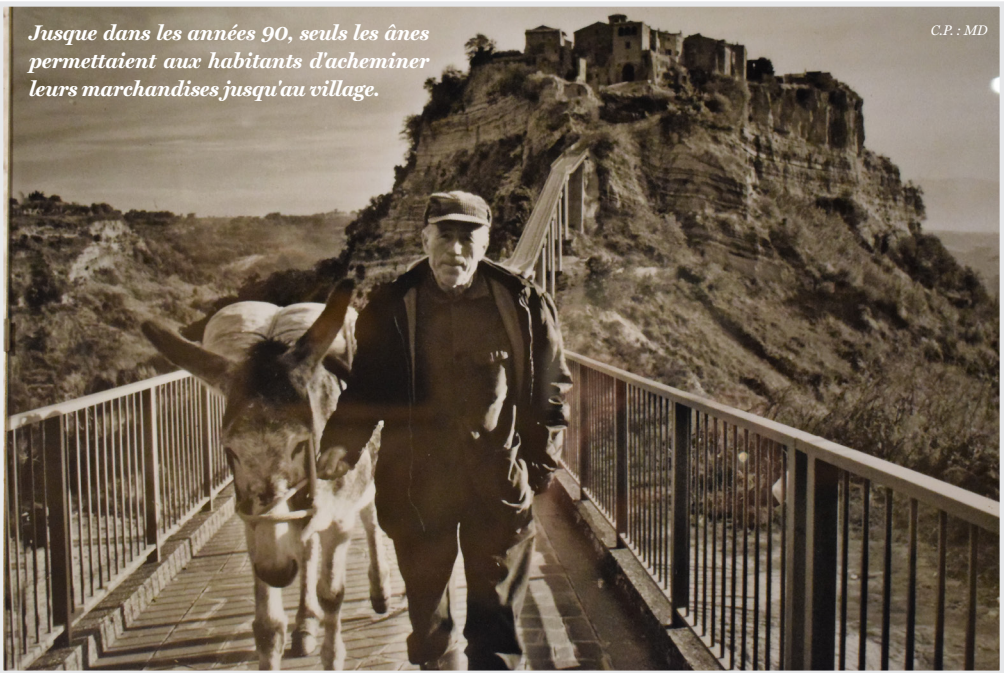
Pour imaginer la Civita d’avant et plonger dans l’histoire des peuples qui se sont

succédés sur son rocher de 447 mètres de hauteur, le belvédère de Bagnoregio offre le meilleur point de vue. Depuis ce passage obligé pour accéder à Civita à pied se dessine l’étroit campanile romain de la dernière église du village. Là où débouche le pont se trouvaient jusqu’en 1450 un couvent, un hôpital, une église. Juste à gauche florissait jusqu’en 1469 un quartier entier. Au 17^{ème} siècle encore, une route conduisait à la Porta di Ponte, aujourd’hui disparue, comme trois autres des cinq portes s’ouvrant sur Civita.

De telles histoires, «la città che muore», «le village qui meurt» en compte des dizaines, voire des centaines. Des bouts de terre arrachés, emportant avec eux des quartiers entiers, engloutis dans une faille creusée par un tremblement de terre. Des façades éventrées par un glissement de terrain. Des fenêtres donnant sur le vide de la vallée des canyons entourant le village. Difficile de chiffrer les monuments et bâtiments, témoins de l’apogée de la ville à l’époque médiévale, écroulés dans le fond de la vallée, ou par précaution déplacés dans la plus sûre Bagnoregio. Cent trente-quatre glissements de terrain ont été recensés dans des documents et manuscrits depuis le 15^{ème} siècle. A cela s’ajoutent les deux tremblements de terre meurtriers de 1695 et 1794. Civita di Bagnoregio n’a cessé d’être façonnée. Le village, aujourd’hui reconnu comme un des plus beaux d’Italie, est passé d’une cité médiévale noble et florissante à un bourg agricole sans plus aucune prétention. Au fil du 20^{ème} siècle, la cinquantaine de maisons s’est vidée de ses habitants, tous paysans vivant au rythme des récoltes.

La nature plus forte que l’homme

Les Etrusques furent les premiers à entreprendre des travaux de canalisation des eaux



de pluie et pour contenir les torrents s’écoulant dans la vallée. Ils furent repris puis abandonnés par les Romains. De nombreux documents remontant au 14^{ème} siècle témoignent des ordonnances prises par la commune pour freiner l’érosion: interdiction de creuser des grottes dans la roche, obligation de planter des arbres, interdiction de faire paître les bêtes sur les parois,... sans résultat. En 1922, le gouvernement ordonnait l’évacuation du bourg de Civita. D’abord ignoré par les «civitonici» trop attachés à leur terre, l’abandon viendra graduellement. Non par respect de la loi, mais par la force des choses, au rythme des écroulements ultérieurs, menaces continues pour le peu de maisons restantes sur le rocher.

La construction de « case popolare », maisons populaires pour les habitants de Civita dans l’après-guerre, enclencha la dernière grande migration d’habitants vers Bagnoregio. Aujourd’hui, seuls un couple et un habitant occupent deux maisons du village toute l’année, derniers spectateurs du passage de Civita de «village dépeuplé» à véritable «village musée».■

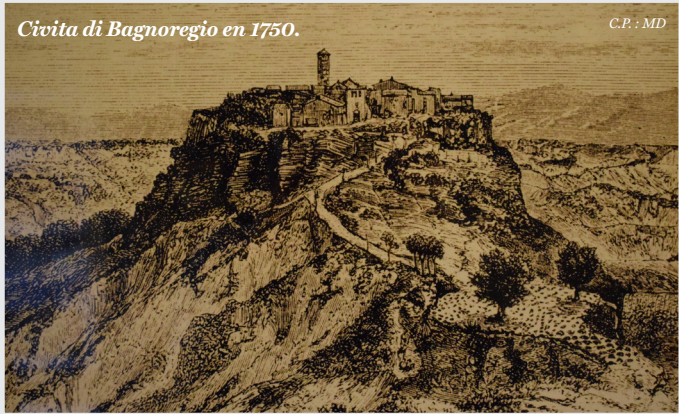
MATHILDE DELVIGNE



Depuis plus de 100 ans, la vie de Civita est inséparable de celle de son pont, seul accès reliant le village à Bagnoregio et au reste du monde. Jusqu’à ce qu’un glissement de terrain l’engloutisse en 1901, une route entourée d’arbres et traversée par des chevaux et carrosses reliait le rocher d’argile et de tuf, roche poreuse formée de dépôts volcaniques, à Bagnoregio. En 1920, le premier pont de Civita fut construit en maçonnerie et facilita le passage des habitants. En 1944, aux désastres naturels s’ajoutèrent ceux provoqués par l’homme, quand les troupes allemandes firent sauter le pont (photo). Pour ne pas couper les habitants du reste du monde, une structure en bois construite *in extremis* fit pendant 20 ans office de pont de secours en attendant la construction d’un nouveau pont... à nouveau réduit en miettes en 1964, emporté par un glissement de terrain la veille de son inauguration. Aujourd’hui, c’est une longue bande étroite de 300 mètres en béton armé, destinée à l’origine à une portion d’autoroute, que les quelques habitants, commerçants et milliers de touristes gravissent depuis plus de 50 ans pour atteindre «la città che muore». Fixé à la roche fragile, sa solidité fait l’objet d’une surveillance constante. Des projets sont en discussion pour un nouveau pont plus esthétique, en harmonie avec son décor millénaire.



Aux origines de « Civita »



L’histoire de Civita di Bagnoregio, son apogée puis son déclin, se décèlent dans son nom. Le «village qui meurt» est loin d’être un cas unique: Civita d’Antino, Civita Luparella, Civita Retenga,... nombreux sont les villages italiens qui comme Civita di Bagnoregio ne doivent pas leur «Civita» au hasard. Leur point commun: tous, un jour dans leur histoire, ont été les centres névralgiques de cités antiques, comme l’indique leur «Civita», «cœur antique de la cité» en latin ancien. Jusqu’au 17^e siècle, Civita di Bagnoregio portait le nom Balneum Regis, «Bain du Roi», d’après la légende selon laquelle le site aurait servi de station thermale aux rois à l’époque romaine. Sa voisine, Bagnoregio, s’appelait quant à elle Rota et n’était alors qu’une simple

fraction au sud-est de Balneum Regis. 1695 marqua le début du déclin de Balneum Regis au profit de Rota quand un terrible tremblement de terre acheva de l’isoler. Un siècle plus tard, la zone d’habitation déjà réduite et désertée par une frange de la population connut son coup de grâce. D’autres portions de la déjà réduite Balneum Regis s’effondrèrent à leur tour. Face à ces calamités, Rota, à l’abri et plus facilement accessible, se vit confier la garde plus sûre des bâtiments religieux et communaux et fut rebaptisée Bagnoregio. Balneum Regis, isolée et privée de son autorité, prit quant à elle le nom de «Civita di Bagnoregio». M.D

Une seconde vie grâce au tourisme

Civita di Bagnoregio : chronique d'un village qui meurt (3/5)

Fantôme d'Italie

Venise, Florence, Naples, Rome, les Cinque Terre, Vérone,... la réputation du «bel paese» n'est plus à faire. Avec 45 sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO, la richesse historique de la péninsule est inégalée sur la planète. Dans l'ombre de ces trésors existent discrètement d'autres patrimoines historiques.

Tremblements de terre, glissements de terrain, géologie capricieuse les ont isolés, dépeuplés, mais sauvegardés de la modernité. Pour combien de temps encore ?

La journaliste Mathilde Delvigne, passionnée d'Italie, est allée dénicher le plus célèbre des 2000 villages fantômes italiens, Civita di Bagnoregio, pour s'immerger dans sa réalité. Pendant cinq jours, équipée de son appareil photo, elle vous fait découvrir son histoire, ses visages, ce qui le rend unique et fragile, loin des sentiers battus chaque année par des millions de touristes.



Depuis 2013 et l'introduction d'un billet d'entrée au prix d'1,5 euro, le village a connu un boom touristique exceptionnel en Europe. 600 000 touristes ont visité la «città che muore», «ville qui meurt» en 2016, faisant de Civita un véritable enjeu économique pour les acteurs du tourisme.

«Tu n'imagines pas à quel point ça a changé! J'étais venue il y a 25 ans, aujourd'hui, c'est plein de touristes, magasins, restaurants.»

La porte Santa Maria à peine franchie, unique accès au village, une touriste italienne au téléphone ne peut cacher sa surprise. Quelques pas entre sa cinquantaine de maisons suffisent pour réaliser que Civita n'est plus un village comme les autres. Les volets des maisons pourtant toutes rénovées restent désespérément fermés. Les imposantes portes en bois et grilles rouillées solidement cadenassées. Comme le vent glacial du mois de janvier, le silence s'infiltre dans les ruelles, entre les maisons aux pierres remarquablement conservées. Les caves où étaient stockés viande, vin et récoltes des paysans servent aujourd'hui de restaurants et boutiques couverts de l'image enchantée de la «ville qui meurt». Seuls des produits du terroir, cartes postales et gadgets souvenirs remplissent les espaces servant autrefois d'abri à l'âne de chaque famille. Vivant jusque dans les années 60 aux seuls rythmes

de son école, son bar et sa «bruscheria», c'est une autre Civita qui renaît depuis cinq années.

Un boom touristique exceptionnel

Après l'introduction du ticket d'entrée payant en 2013, les touristes sont passés de 40 000 à 150 000 pour atteindre le nombre record de 600 000 en 2016. Ayant accueilli douze fois plus de touristes en à peine quatre ans, Civita fait de l'ombre à ses voisins du Latium. Le village attire trois fois plus de curieux que l'ensemble des cinq premiers sites touristiques de sa province, Viterbo. De quoi faire tourner la tête des commerçants des villages voisins en quête de notoriété.

Le prix du succès

Francesco est le «gardien du pont» depuis 2013. Six jours par semaine, il voit défiler les visiteurs, pour la plupart italiens et asiatiques. Si l'hiver est la saison creuse, quand le surnom de Civita, la «ville qui meurt» prend tout son sens, dès le retour des beaux jours, elle est prise d'assaut par les



touristes des quatre coins du monde. «Les jours les plus chargés, les gens font la file sur le pont pour entrer, c'est le bazar total!» Civita, Francesco la connaît comme s'il l'avait faite, et il ne la reconnaît plus.

«Civita est devenue une machine à sous.»

Aujourd'hui, on trouve deux musées, deux bars, six boutiques de souvenirs, six restaura-

rants et huit bed & breakfast et maisons de vacances. Au total, 23 activités commerciales pour à peine 50 habitations et trois résidents. De quoi transformer une promenade dans la «città che muore» en visite d'une ville musée médiévale. ■

MATHILDE DELVIGNE



Candidate au patrimoine de l'UNESCO

Civita di Bagnoregio pourrait encore allonger la liste des sites italiens reconnus au patrimoine mondial de l'UNESCO. C'est en mai que la commission mondiale se réunira à Paris pour décider du sort de «la città che muore». Si cette reconnaissance n'apporterait aucun soutien financier à la conservation du site, devenir le 46^{ème} site italien repris sur cette liste tant convoitée offrirait à Civita un nouveau coup de pub exceptionnel. Avec plus de 700 000 touristes attendus cette année, le village atteint pourtant déjà, selon certains, la limite de ce qu'elle peut accueillir. Un enjeu de taille non seulement pour la visibilité de la ville, mais aussi pour la responsabilisation des autorités locales, régionales et nationales concernant le sort du village, en besoin constant de travaux de maintenance et de consolidation, insiste Francesco Bigiotti, maire de Bagnoregio: «La commune ne peut pas y arriver seule. Il est indispensable de porter plus d'attention sur le cas de Civita. C'est aussi pour cela que la candidature à l'UNESCO est fondamentale».

Maire de Bagnoregio : « Les choses qui s'achètent deviennent plus précieuses »



Francesco Bigiotti a l'habitude de recevoir des journalistes dans son bureau, sur la place communale de Bagnoregio. Depuis avril 2013, le maire des 3600 «bagnoresi» fait régulièrement les titres des

journaux locaux et nationaux. Cette notoriété, il la doit surtout à son idée de billet payant pour accéder à Civita. Un cas unique en Italie. «Il y a eu à Venise la proposition de faire payer l'entrée pour accéder à la ville, mais ça n'a jamais abouti.»

Décriée voire combattue à l'époque, cette initiative s'est révélée être, selon son principal promoteur, un tremplin inespéré pour la notoriété de Civita et un coup de projecteur unique sur

son exceptionnalité. «Les choses qui s'achètent deviennent plus précieuses. D'un mois à l'autre, le flux de touristes a bondi. Il y a deux ans, un observatoire du tourisme de Lyon nous a même téléphoné pour nous féliciter: Civita était devenue la première localité européenne en termes de croissance touristique». Depuis, les chiffres ne cessent de grimper, assurant à Civita sa première place sur le podium européen.

Un ticket à 1,5 euro qui non seulement augmente la notoriété de Civita, mais aussi les recettes de la ville. Francesco Bigiotti ne cache pas sa fierté face aux retombées économiques pour sa commune.

Depuis deux ans, Bagnoregio a le titre tant envié de commune italienne soumettant le moins de pression fiscale à ses habitants. Alors que le pays continue de s'enfoncer dans la crise, plus de 50 activités commerciales se sont développées, augmentant avec elles le taux d'occupation de la commune.

Qualité plutôt que quantité

Reste qu'une telle pression touristique sur un territoire aussi étroit et vulnérable n'est pas sans conséquence. Pour l'administration et le bien-être des habitants de Civita et Bagnoregio, le défi majeur des prochaines années est de miser sur la

qualité plutôt que la quantité. L'objectif : mettre un frein au tourisme «touch and go» pour un modèle plus durable.

Parmi les solutions en discussion, l'instauration d'un jour gratuit en semaine pour tenter de mieux répartir les touristes qui les jours fériés peuvent atteindre le nombre de 12 000. Améliorer les services et aménager le territoire pour attirer une partie des touristes venus à Civita vers les autres trésors cachés du Latium en est une autre. «L'Italie regorge d'endroits exceptionnels comme Civita.» L'espoir du maire de Bagnoregio est qu'ils puissent être un jour reconnus à leur tour.

Vivre dans « la città che muore »

Civita di Bagnoregio : chronique d'un village qui meurt (4/5)

Fantôme d'Italie

Venise, Florence, Naples, Rome, les Cinque Terre, Vérone,... la réputation du « bel paese » n'est plus à faire. Avec 45 sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO, la richesse historique de la péninsule est inégalée sur la planète. Dans l'ombre de ces trésors existent discrètement d'autres patrimoines historiques.

Tremblements de terre, glissements de terrain, géologie capricieuse les ont isolés, dépeuplés, mais sauvegardés de la modernité. Pour combien de temps encore ?

La journaliste Mathilde Delvigne, passionnée d'Italie, est allée dénicher quatre des 2000 « villages fantômes » d'Italie pour s'immerger dans leur réalité. Pendant quatre semaines, équipée de son appareil photo, elle vous fait découvrir leur histoire, leurs visages, ce qui les rend uniques et fragiles, loin des sentiers battus chaque année par des millions de touristes.

Aujourd'hui, seuls trois habitants vivent à Civita di Bagnoregio. Avec près de 600 000 touristes en 2016 et plus encore attendus en 2017, la vie à Civita a bien changé.

Pas la peine de les compter. A Civita, il y a plus de chats errants, de façades éventrées, de fenêtres donnant sur le vide que d'habitants. Trois « civitonici », cinq, huit, voire dix selon certains. Leur nombre varie selon les jours, les saisons. Les fins de semaine et dès le retour des beaux jours, les secondes résidences se remplissent des enfants et descendants du village, et personnalités du monde académique et culturel. Mais les longues soirées d'hiver, seules les lumières de deux maisons restent allumées.

Les trois résistants

Dans la « città che muore », « la ville qui meurt », ceux qui y habitent sont ceux qui y sont nés. Sauf Tony, l'exception qui confirme la règle. Tony c'est l'américain du village. Une histoire de coup de foudre pour Civita il y a une vingtaine d'années qu'il n'a plus jamais voulu quitter. Rossana et son mari Gino sont ses seuls voisins. Au creux de



Pour faire ses courses, Rossana, la doyenne du village, traverse tous les jours le pont de Civita à pied.

C.P. : MD

l'hiver, pour trouver ces trois derniers résistants accrochés à leur rocher, il suffit de demander au premier commerçant croisé. Ici, comme souvent dans le bel paese, tout le monde se connaît.

Le dépeuplement

Tous les jours, Rossana traverse le pont pour remonter ses courses de Bagnoregio. Née à Civita en 1947, dans la maison où elle a grandi et qu'elle n'a jamais quittée, la septuagénaire est la doyenne du village. Elle se souvient, à six, sept ans peut-être, de la première vague d'habitants qui ont quitté le rocher, après la seconde guerre mondiale. A moins de deux kilomètres, la commune leur avait construit des case popolari, des « maisons populaires ». Aujourd'hui encore, le quartier porte le nom de « Civita Nuova ». C'est dans ce quartier de Bagnoregio que, découragés par l'état de leur maison endommagée ou la dangerosité du pont éventré, beaucoup ont choisi de s'installer. Partir pour continuer leur vie de l'autre côté du pont, pour plus de commodité, pour un travail moins fatigant que celui des champs, seul gagne-pain de ses habitants. Rossana se souvient de ces années. « Ici, tous les habitants étaient des paysans pauvres. Sans douche, sans chauffage, avec pour seul moyen de transport un ou deux ânes pour remonter les récoltes des champs situés dans la vallée ».

La nouvelle vie de Civita

Rossana n'est pas dupe. Elle le sait. Il n'y a pas qu'à Civita que la vie a changé. Mais en 70 ans, difficile de nier combien celle de son village a basculé. Pour « deux sous », des familles ont revendu leur maison, aujourd'hui tant convoitées. Après la construction du nouveau pont en béton,

en 1965, des gens plus aisés les ont rachetées et rénovées pour en faire des secondes résidences. Le fer de lance de la transformation de Civita vers, comme l'appelle Rossana, « un autre monde ». « Signorina, c'est sûr que Civita n'est plus celle que j'ai connue petite. Avant, toutes les maisons étaient habitées de paysans nés ici, comme une grande famille. Aujourd'hui, Civita est un autre monde. Les commerces poussent comme des champignons... mais sans eux, qui sait ce qu'elle serait devenue. »

Sans les souvenirs de Rossana, difficile d'imaginer qu'il y a quelques années encore, Civita était un village comme beaucoup d'autres en Italie. Modeste, pour ne pas dire pauvre, mais vivant. Avec sa place ensoleillée où se retrouvent les vieux du village autour d'un jeu de cartes. Où après l'école, fermée en 1960, les enfants se défoulaient au pied. Où les longues soirées d'été s'improvisaient des repas sur des tables interminables.

Les revers du tourisme

Aujourd'hui ce sont les allées et venues des touristes et commerçants qui rythment la vie de Civita. Dans sa boutique de souvenirs à l'entrée du village, Ivana s'occupe pour passer le temps derrière son comptoir. En 1954, l'ancienne habitante est née à Civita, de parents eux aussi paysans. Aujourd'hui son magasin occupe l'ancien abri de l'âne de la famille. Ivana l'ouvre selon les jours, et son humeur. Visitée par moins de 40 000 touristes il y a encore cinq ans, Civita en a accueilli plus de 600 000 en 2016. De quoi se frotter les mains pour les 23 activités commerciales que compte aujourd'hui le village. Pourtant, pas de quoi réjouir Ivana. Autant de touristes du monde entier dans « sa Civita », où

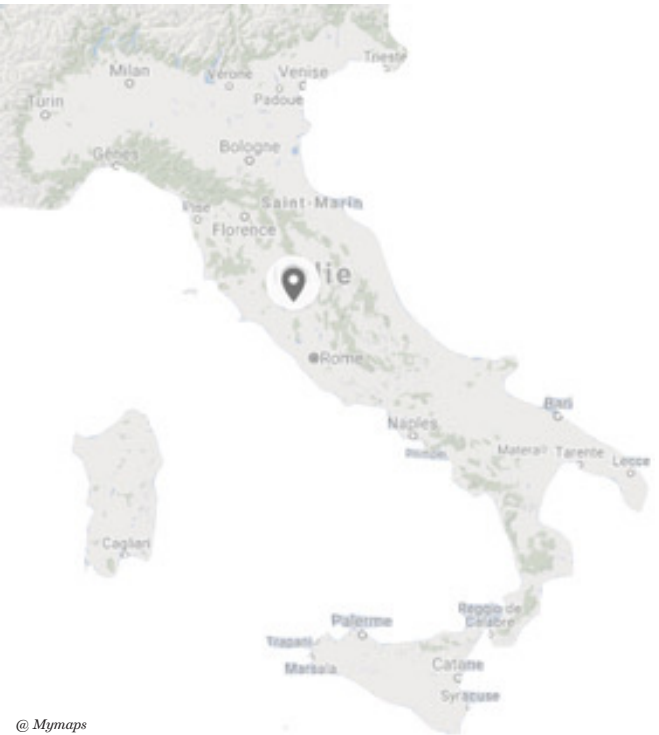
chaque coin de rue est un souvenir, encore largement inconnue dans son propre pays avant l'accès payant, elle ne l'aurait jamais imaginé. Pour la « bagnoregese » d'adoption, pas moyen de se faire à cette ambiance de commerce. « Je suis habitante avant d'être commerçante ».

La Civita du futur

Succomber à l'érosion due au vent et à la pluie, Civita ? Impensable, pour Ivana. Pourtant, comme Rossana, elle sait combien Civita est vulnérable. « Je me souviens du glissement de terrain de 1995, tout a tremblé comme un tremblement de terre ». Rossana, elle, revoit encore les jardins

et potagers où elle avait l'habitude d'aller. Emportés par des glissements de terrain, ils ont aujourd'hui disparu.

Si nul ne sait si les trois habitants, Tony, Rossana et Gino seront les derniers, Rossana reste lucide. « Ici, la vie est calme, tranquille. Mais je suis vieille... Sans école, sans voiture, vous imaginez une famille avec des enfants ou des jeunes s'installer ici ? » Si Civita devrait encore avoir des milliers d'années devant elle, les contraintes de la vie sur son rocher pourraient la faire définitivement passer de village dépeuplé à véritable ville musée. ■ MATHILDE DELVIGNE



@ Mymaps



C.P. : MD

Perchée à 443 mètres de hauteur, inaccessible aux voitures, les particularités qui font de Civita un lieu unique au monde sont également des contraintes de taille pour qui souhaiterait s'y installer. Aujourd'hui, au prix de 60 euros pour dix trajets, seul un petit tracteur est autorisé à traverser les 300 mètres du pont étroit de Civita pour permettre aux commerçants et propriétaires d'acheminer de la marchandise.



C.P. : MD



C.P. : MD

Les week-ends et les journées de haute saison, des centaines - voire milliers - de touristes animent les ruelles et la place de Civita di Bagnoregio. Le soir et en hiver, le silence et le vent reprennent leurs droits dans la cité, et englobent la « città che muore » de son atmosphère mystérieuse et fantasque.

Le nouveau phare italien du tourisme asiatique

Civita di Bagnoregio : chronique d'un village qui meurt (5/5)

Fantôme d'Italie

Venise, Florence, Naples, Rome, les Cinque Terre, Vérone,... la réputation du «bel paese» n'est plus à faire. Avec 45 sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO, la richesse historique de la péninsule est inégalée sur la planète. Dans l'ombre de ces trésors existent discrètement d'autres patrimoines historiques.

Tremblements de terre, glissements de terrain, géologie capricieuse les ont isolés, dépeuplés, mais sauvegardés de la modernité. Pour combien de temps encore ?

La journaliste Mathilde Delvigne, passionnée d'Italie, est allée dénicher le plus célèbre des 2000 villages fantômes italiens, Civita di Bagnoregio, pour s'immerger dans sa réalité. Pendant cinq jours, équipée de son appareil photo, elle vous fait découvrir son histoire, ses visages, ce qui le rend unique et fragile, loin des sentiers battus chaque année par des millions de touristes.

En 2016, près de 150 000 touristes asiatiques ont visité Civita di Bagnoregio. Après les italiens, ils sont la deuxième nationalité la plus représentée.

Une présence qui ne fait pas l'unanimité auprès des commerçants et « civitonici » qui regrettent le peu de richesse qu'apporte ce tourisme « touch and go » pour le village.

En hiver, au creux de la basse saison, Civita di Bagnoregio semble figée dans le froid et dans le temps. Sous sa cinquantaine de maisons, le rocher aux couches millénaires est au repos. Le retour des longues journées d'été et de leurs milliers de touristes venus des quatre coins du monde est encore loin. Sur l'étroit pont de 300 mètres, seul lien de cette île terrestre avec la terre ferme du Latium, à peine quelques dizaines de touristes. Mais à un kilomètre de Civita, le parking du belvédère de Bagnoregio, passage obligé pour accéder au village inaccessible aux voitures ne reste jamais longtemps vide. Tous les jours de l'année sans exception, un va-et-vient de bus traverse la petite ville de Bagnoregio pour y déposer ses passagers.



Depuis le boom touristique asiatique il y a près de cinq ans, le pont de Civita prend des allures de muraille de Chine.



La majorité des touristes asiatiques viennent à Civita en voyage organisé.



Avec parfois tout juste 30 minutes pour visiter Civita, à peine le temps de prendre des photos.



@ Mymaps

L'histoire d'un film d'animation

L'engouement asiatique pour Civita, pourtant encore souvent méconnue dans son propre pays, est né en 2003, au Japon. Par hasard, ou plutôt par un Oscar. Celui remporté par le célèbre réalisateur japonais Hayao Miyazaki pour son film «la città incantata» - «le voyage de Chihiro» dans sa version française -, aux décors inspirés par Civita di Bagnoregio. Maintenant primé et considéré par certains comme le meilleur film d'animation de tous les temps, il a alors été érigé en véritable culte dans son pays.

Les japonais, peu nombreux à l'époque, ont été les premiers à vouloir découvrir ce fameux village qui a inspiré le film.

Année après année, les portraits japonais tirés devant le paysage magique de Civita se sont alors diffusés sur la toile comme une traînée de poudre en Corée, et plus récemment en Chine.

À peine quelques centaines il y a cinq ans, les touristes asiatiques ont atteint le nombre de 160 000 en 2016. Si les premiers à se presser à l'unique porte d'accès à Civita étaient japonais, la part des touristes chinois ne cesse d'augmenter. Sur la route entre Florence et Rome, Civita et son paysage fantastique font désormais partie des haltes incontournables de toujours plus de circuits touristiques proposés par les tours opérateurs.

Tourisme «touch and go»

Chaque minute est comptée pour ces visiteurs pressés. Le temps de l'aller-retour entre le parking et Civita, soit de parcourir une distance de près de deux kilomètres, il reste à peine 30 minutes pour profiter du voyage dans le temps qu'offrent Civita et ses maisons moyenâgeuses remarquablement conservées. Pas le temps de s'arrê-

ter pour prendre un «café». Encore moins de déguster un plat proposé dans un des sept restaurants du village. À ce rythme, Civita di Bagnoregio prendrait presque des allures de temple du «fast tourism». Un tourisme qui n'apporte que peu de richesse aux commerçants. «Ils ne viennent presque jamais. S'ils viennent, ils prennent un cappuccino pour dix». Dans la bouche de la patronne du bar «La piazzetta», comme dans celle de la plupart des autres commerçants, la même expression revient constamment pour mettre des mots sur ce mode de tourisme nouveau pour Civita : «tocca e fuga», «touch and go».

Une présence contestée

Ivana, commerçante née à Civita, «bagnoregese» d'adoption, a encore du mal à réaliser ce succès soudain pour

son village. «Des foules de japonais, chinois, à Civita, jamais je ne l'aurais imaginé». À en croire la commerçante, la rencontre entre les modes de vie des deux cultures semble parfois compliquée. «Les japonais sont cordiaux, polis, mais les chinois sont invasifs. Ils n'ont pas le goût de l'art, des vieilles pierres. Ça ne les intéresse pas. Ils arrivent, font la file pour les toilettes et des photos des chats et s'en vont».

Depuis quatre ans, Francesco est le poinçonneur des billets d'entrée pour accéder au village. Les groupes de touristes asiatiques, il les voit passer tous les jours de l'année depuis qu'il travaille, en 2013, année d'introduction du billet payant à 1,5 euro. Lui non plus ne mâche pas ses mots quant aux effets de l'engouement des touristes asiatiques pour Civita. «Ce village doit être respecté. Il fait partie de notre patrimoine, notre

histoire. Il y a des gens qui ne comprennent pas que ce n'est pas un parc d'attraction. Quand un groupe d'asiatiques «met le bazar», je n'hésite pas à leur dire». Mais habitants et commerçants le savent, il suffira que le jour tombe à nouveau pour que le village se vide de ses voyageurs d'un jour et que le silence reprenne ses droits dans «la ville qui meurt». ■

MATHILDE DELVIGNE